1e Année. N° 2. **40 centimes le numéro**. Février 1895.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	86, rue des Archives, 86 PARIS

AVIS

Nous prions ceux de nos lecteurs qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur abonnement, de vouloir bien l'adresser, par mandat-poste, à M. LAURENT DE FAGET, administrateur du *Progrès spirite*, rue des Archives, 86, à Paris.

A partir du 20 courant, nous prendrons la liberté de faire encaisser nous-mêmes, par la poste, les abonnements en retard.

SOMMAIRE

PROFESSION DE FOI

Aimer, penser, servir la cause humanitaire,
Donner un peu d'espoir à qui souffre sur terre,
Eclairer les esprits, pacifier les cœurs,
Faire, en nos jours mauvais, luire des temps meilleurs
Qui viendront quand, lassés du vice et de la haine,
Les hommes ne feront qu'une famille humaine ;
Aux passions montrer pour digue le devoir ;
Devant les maux de tous, ou d'un seul, s'émouvoir ;
Être un journal qu'on lit, le soir, avec son âme,
Car, au lieu d'un banal fait-divers, ou d'un drame

Bien sombre, il vous apporte un rayon d'idéal,
O rêveur ! et ne veut combattre que le mal :
Voilà ce qu'on espère et ce qu'on doit attendre
De l'organe élevé que nous voulons répandre.
Nous tendrons vers ce but, sans orgueil et sans fiel.

Oh ! nous saurons trouver dans la splendeur du ciel,
Dans les lois du destin, dans ton parfum, ô rose !
La preuve que, sur Dieu, tout l'univers repose ;
Et nous t'affirmerons, sublime créateur
Par qui croît le brin d'herbe à côté de la fleur
Et par qui les soleils, ces géants de l'espace,
Tournent vers l'infini leur rayonnante face !

Puis, nous affirmerons l'esprit, hôte immortel,
Visiteur passager de son logis charnel ;
L'esprit, qui vient sur terre éprouver son essence,
Lutter, souffrir, changer de corps et d'existence,
Pour progresser sans trève et s'élever un jour
Vers un milieu plus pur, harmonieux séjour.

Nous le verrons, courbé sur sa tâche féconde :
Ici, penseur abstrait, scrutant la loi du monde ;
Là, poète, élevant son rêve vers les cieux,
Epris du bien, toujours attiré par le mieux ;
Plus loin, humble artisan aux mains rudes et noires,
Jeune fille adorant des rubans et des moires,
Soldat portant au cœur l'amour de son pays.
Mais toujours, quand les temps se sont évanouis,
Quand la Mort se présente à sa porte entr'ouverte,
L'homme sent qu'une place ailleurs lui fut offerte
Et qu'il va, délivré de l'exil d'ici-bas,
Renouer l'existence à travers le trépas !

Quand l'esprit s'est enfui de sa prison charnelle,
Va-t-il sous d'autres cieux, comme fait l'hirondelle,
Porter une aile errante et fatiguer son vol,
Pour un climat lointain désertant notre sol ?
Attendra-t-il de prendre un autre corps sur terre
Pour apparaître encore en ce lieu de misère ?
Non : du sein de l'espace il descend quelquefois
Et, par nos médiums, fait entendre sa voix.
Nous dirons ces retours des âmes disparues,

Ces baisers de la mort, ces forces accourues
Au secours des vivants, qu'elles aiment toujours.
Tout homme, autour de lui, sent leur vaillant concours ;
Jamais la mort ne peut anéantir une âme.
Lorsque nous soupirons, sans espoir et sans flamme,
Ou que, vaincus du sort, par la vie écrasés,
Nous courbons lâchement nos fronts stérilisés,
Ils viennent, les Esprits, ceux qu'on nomme des ombres,
Faire luire un rayon dans nos désespoirs sombres,
Nous rappeler le but de nos efforts constants,
Et nous prouver qu'ils sont, bien plus que nous, vivants !..

O Mort ! sois donc bénie et jamais abhorrée :
Tu nous ouvres l'espace et, debout à l'entrée
Du monde glorieux dont tu tiens le flambeau,
Tu brises notre chaîne et te ris du tombeau !..

*
* *

Au cours laborieux de notre tâche sainte,
Quand nous aurons, de Dieu, montré partout l'empreinte :
Dans la fleur, dans le nid, dans les vertes moissons
Que le soleil jaunit de ses brûlants rayons ;
Lorsqu'ayant prouvé l'âme à celui qui l'ignore,
Nous aurons vu le Bien sous notre plume éclore,
Nous pourrons, échappant aux ténèbres du mal,
Même au sein des douleurs, sourire à l'idéal,
Et, dédaignant l'injure abjecte et coutumière,
Tendre vers plus d'amour, de paix et de lumière !

Lecteur, soyez pour nous l'ami, le bon conseil ;
Sur notre route sombre appelez le soleil,
Aidez-nous !... Et demain, quand s'ouvrira la rose,
Quand les champs, radieux de leur métamorphose,
Offriront à nos pas leur merveilleux tapis,
Nous cueillerons des fleurs, attendant des épis !

A. LAURENT DE FAGET.

Du Souvenir et de l'Oubli

PENSÉES DE MICHELET

Chaque année, cette même date me ramène près de ceux qui m'ont devancé, qui m'attendent.

Je me trompe peut-être sur la place où dor ment ma mère et d'autres morts aimés. Ceux qui me sont inconnus reçoivent peut-être mes couronnes. Mais qu'importe à celui qui sent de sa famille et de son sang toute l'humanité.

Malgré la piété touchante du peuple de Paris, bien des tombes restent délaissées. Celles des étrangers, par exemple, ne l'occupent pas.

Ce sont elles, précisément, ces tombes oubliées qui, après les miens, m'arrêtent rêveur. C'est dans le voisinage de Benjamin Constant, de Dulong, la petite colonne de marbre blanc donnée à un jeune Anglais. Si près de son pays, [illegible] a pourtant voulu dormir son dernier sommeil [illegible] terre de France. Cela m'a toujours atten- [illegible] nt encore deux pauvres petites Grec- qu[illegible] Zénobie ; le portrait de celle-ci, peint [illegible] saisissant d'expression... Elles sont là, [illegible] rs, depuis 1820, sans que personne se [illegible] tombeau est laissé à l'abandon. A[illegible], il est devenu le plus beau peut-être du P[illegible] Lachaise.

La pyramide qui s'élance du chevet s'est, d'elle-même, avec le temps, vêtue d'une magnifique draperie de lierre. Il ne passe plus que la croix de fer à jour, dominée par la boule aiguë à la turque. Le tout, grave et bizarre. Déjà une antiquité... Monument antique de jeune fille!... Depuis vingt-cinq ans je leur porte, à ce moment de l'année où tout s'attriste, la poésie de quelques fleurs.

⁂

De là, gravissant la colline, je monte au plus haut, en vue de Charonne et de Ménilmontant. De là, on aperçoit les deux beaux noyers sous lesquels, en 1819, je m'assis avec Pauline (sa femme) dans un jour d'orage. J'ai voulu l'inhumer en vue de ces deux arbres, de ce doux souvenir. Hélas ! avec elle aussi j'ai enterré vingt ans de ma vie, et la jeunesse, et les douces émotions de mon cœur.

Je vais d'autant à elle, que je sais que j'y vais seul. Elle n'a laissé que moi. Ses enfants, qui, parfois, m'accompagnent, sont distraits par leur âge, par leurs pensées d'avenir, l'élan vers l'inconnu qui les attire. La mort et les regrets ne les arrêtent pas.

Je me souviens qu'un jour où, avec eux, je lui portais les dernières violettes du printemps cueillies dans le gazon, pauvres fleurs sans parfum comme de gracieuses pensées de vieillesse qui ne vont plus qu'à l'intelligence, mon fils, dédaigneux, insouciant, jeta les siennes. Comme je lui en faisais reproche, il s'écria : « Oh ! papa, j'en trouverai d'autres, et plus belles. — Oui, mon fils, mais ce ne seront plus les mêmes violettes. Il y a des choses que nous perdons et qui ne se retrouvent plus. »

J'ai bien peur que la nature, ainsi que mon enfant, ne cueille des fleurs humaines, qu'elle ne s'amuse à en faire des bouquets, à arranger des harmonies d'existences, pour les jeter ensuite au bord du chemin ! et qu'elle ne dise aussi : « J'en referai bien d'autres ! »

Sans doute, nature toute puissante, mais sera-ce la même âme, le même cœur dont je fus aimé?...

Parfois, au geste, à la parole, au sourire d'un autre, nous croyons un instant que c'est elle, l'amie que nous avons perdue... Mais, hélas ! se retrouve-t-on jamais !

Est ce à dire, pour cela, que nous mourions tout entiers ? Non, certes. La nature a beau déchirer la trame après l'avoir tissée, ce qu'elle noue pour le rompre ensuite, ce sont des fibres vivantes, actives, qui, de leur énergie, de leur volonté, tirent de quoi relier le tissu sanglant.

Oui, nous sommes indestructibles. J'en eus la forte impression un jour, qu'étant assis près du lit d'une mourante, je la vis faire effort pour ouvrir les yeux. La prunelle nageait sous la paupière alourdie... Effort au ciel ? Tendance en bas ? Sphère indécise ? Limbes pénibles ? Tout cela à la fois. Devant ce regard d'au-delà, je compris pour la première fois la partie intermédiaire du jugement de Michel-Ange, ce *velle videmur*, cet effet de songe laborieux par lequel nous nous soulevons de la nuit au jour, de la mort à la vie.

Dans ces yeux de mourante, non seulement je voyais le combat du sommeil et de la veille, mais toutes les fluctuations de la vie antérieure, les souvenirs mêlés qui mouraient en elle, et bientôt ne vivraient plus qu'en moi.

Peut-être ces souvenirs ne se confondent-ils chez les mourants que parce qu'ils pâlissent devant l'aube de la vie prochaine.

Et, la regardant toujours, je me disais que probablement chaque époque a rêvé, rêvera ainsi aux époques futures.

Nos pères des premiers âges du monde nous

ont rêvés, et sans doute avec sympathie. Leurs regards, lorsqu'ils se fermaient au présent, s'ouvraient volontiers aux figures confuses de leurs descendants... L'Inde nous voyait, nous aimait, nous ses fils lointains, nous son dernier occident.

Abraham nous voyait parmi ses descendants promis, aussi nombreux que les étoiles. Isaïe rêva le Christ. Sophocle, du christianisme, dans son *Œdipe à Colone*. Platon et Virgile sont quasi-chrétiens.

***

Ainsi l'individualité serait synonyme de collection Et la dissolution de l'individu ne disperserait les éléments de la vie qu'il retenait que pour la faire refleurir plus libre, plus multiple, plus belle, allant d'un idéal moyen à un idéal supérieur plus complexe. Exemple, de Saint-Louis à la Pucelle d'Orléans.

Rêvons donc, aimons d'avance dans notre rêverie ceux qui vont venir, et puissent ces vies nées de nous — Dieu les rendant plus heureuses — nous consoler de la nôtre.

Ils seront aussi, je l'espère, plus dégagés que nous, plus fils de l'esprit. Ils seront, en vertu du progrès, plus bienveillants, et, dans cela même, ils trouveront les consolations qui nous manquent. Elles naîtront pour eux du sentiment plus net de la solidarité avec le genre humain, du bonheur croissant des temps à venir.

Ces rêves ininterrompus ont mieux servi les époques du passé que des prophéties exprimées clairement. Nos pères n'ont eu que des prévisions confuses, et cela, comment le dire ?

Le prophète juif, cet homme détesté, poursuivi, qui emporte au désert le passé, l'avenir... lui-même n'en sait rien. Les faits qu'il voit réflechis au puits profond de son cœur sont-ils advenus ou adviendront-ils?... Ne le lui demandez pas ; il les contient, voilà tout. Sa pensée est un rêve, mais un rêve fécond. Cette rêverie, par son action médiate et lointaine, ébauche en germe les êtres à venir. Non qu'elle transmette ces germes mêmes, fixés, définitifs, la liberté en serait atteinte, mais plutôt des instincts qui, de plus en plus impérieux, obligent, à la longue, l'âme à créer des êtres prévus de si loin.

***

Qui, mieux que l'historien, peut affirmer cette filiation des âges ? Pythagore disait se souvenir d'avoir été un des chefs de la guerre de Troie... Si, moi, je n'ai pas été l'homme de misère qui traversa l'esclavage antique, le servage du temps des croisades, l'ouvrier des temps modernes ; si tout cela n'est pas moi, d'où viendrait que je me sente une compassion assez vive, assez immense pour endosser toutes les douleurs du passé ?...

Dure destinée de l'historien d'aimer, de perdre tant de choses, de recommencer tous les deuils de l'humanité.

Je vais, d'année en année, d'histoire en histoire, je vais poursuivant la réalité douloureuse d'une poursuite sauvage ; souvent, je pleure tout le jour, et le soir, me retrouvant à mon foyer, près des miens qui veulent savoir ce qui m'est arrivé, je m'aperçois que l'objet de mes pleurs est oublié depuis trois mille ans.

Ne me demandez donc pas pourquoi je semble m'arrêter parfois, interrompre le récit des *hommes*, poursuivre un moment un récit d'idées. Le plus fort n'y résisterait pas.

Mais je leur reviens bientôt à mes revenants que j'ai écartés, je les reprends, et je cherche si ce sont des éphémères qu'il faut recoucher dans le tombeau, et encore si, sous leurs figures différentes, l'intérieur n'est pas semblable, si ce n'est pas le même cœur, Je l'ouvre, et je vois que ce fut bien le même à vingt siècles de distance, et le même cœur que le mien. Il souffre ce qu'ils ont souffert...

Alors, je dis : c'est bien, et je reprends ma tâche pour donner à mes morts la part qu'ils méritent dans l'histoire.

***

Cette faculté telle quelle que j'ai en moi de ressusciter le passé, de me prouver que le lien ne se brise pas, qu'il se continue à travers les siècles, cette faculté me rattache à la vie. Chaque jour, par-dessus les chaînes de ces existences mobiles qui durent des instants, de ces bluettes étincelantes qui furent des personnes, je m'efforce de retisser la trame par laquelle les vraies vies se perpétuent, démentent la mort...

Pour les forts, les efficaces qui ont fait avancer le progrès, éveillé les idées nouvelles, fécondes, elle n'est qu'une apparence. Elle se continuera en ceux que je vois venir, qui saisiront presque en naissant ce que leurs pères n'avaient pu comprendre, ni d'eux-mêmes, ni quand on le leur disait.

C'est que, d'une génération à l'autre, il se fait une végétation insensible... Le père, ce semble,

ne pouvait enseigner que ce qu'il savait, et voila le fils qui, avant d'avoir appris, sait davantage.

Le génie chrétien, qui a trouvé sur la mort tant de mots d'une admirable douceur, semble parfois croire, lui aussi, à la renaissance de nos âmes ici-bas.

J'ai lu dans une vie de saint Bernard que, peu de jours avant sa mort, un abbé de Clairvaux le vit, en songe, entrer glorieux dans une église. A ce même moment, il entendit la vaste nef retentir des accents d'une foule qui chantait d'une voix forte, ce joyeux Noël : « Il nous est né un enfant !... »

*
* *

L'objection au renouvellement de la vie en ce monde, c'est la perte du souvenir. Si nous avons été déjà ici-bas, dira-t-on, à quoi sert d'y revivre, quel en est le profit, si nous ne nous rappelons rien de notre existence antérieure ?

Mais, d'une part, la mémoire du passé est-elle nécessaire à notre avancement et, d'autre part, tous désirent-ils se rappeler ?

Tel le voudra qui n'a eu que les joies de ce monde.

Et tel qui n'en a connu que les amertumes demandera plutôt un art d'oublier.

Je ne vois pas non plus que la jeunesse qui, elle, n'a point souffert, ait le souci du passé.

Celui qui naît n'interroge pas le couchant; il se tourne vers l'aurore du jour nouveau, pour lui plein de promesses.

C'est à la vieillesse de s'asseoir et de puiser, dans le souvenir, des forces nouvelles pour continuer à vivre.

Mais aux jeunes qui commencent, l'action et non le rêve.

Est-ce à dire pour cela qu'à cette première heure de la vie, le passé qui, lentement, constamment, a travaillé pour nous dans la suite des âges, nous devienne étranger ? Non, certes. Le passé, en tant que tradition, doit se perpétuer vivant en nous. Celui qui veut être et devenir, doit garder en lui la profonde mémoire de ses pères, l'enseignement véridique de leur dévouement, des grandes choses qu'ils ont faites pour lui. L'histoire, qu'est-ce autre chose que nous-mêmes, une voix du fond du temps qui nous appelle à notre tour au travail, au dévouement, à la pitié, qui est une des formes de la religion, au sacrifice, à la pauvreté volontaire, sans laquelle tous les systèmes ne servent de rien...

Mais le souvenir de la vie individuelle qui, dès le début, pourrait être une entrave et nous vieillir, celui-là, au moins pour un temps, doit se voiler en nous.

*
* *

Moi, qui ai de si fortes raisons de croire que j'ai traversé tous les âges de l'humanité, les retrouvant en moi, comme chose mienne, lorsqu'il me faut les raconter ; moi qui, de tant de manières, ai toujours vécu par le cœur, je pourrais, plus qu'un autre, réclamer contre l'oubli de mes circonstances personnelles.

Pourtant, je me tais ou je dis : c'est bien, car il est certain que la persistance du souvenir, telle que nous l'entendons et la désirons, serait un obstacle à la liberté.

Avoir toujours présents ses événements personnels, je ne dis pas de l'année, ni du mois, mais seulement de la semaine, beaucoup, même parmi les plus heureux, demanderaient grâce tout autant que celui qui a souffert.

Que serait-ce donc, si nous étions poursuivis dans le détail, par la vision de nos vies antérieures. Quelle servitude pesante !... Adieu les ailes légères dont tu m'avais pourvu, ô Providence !

Cela, heureusement, n'arrive pas. Non seulement elle nous retire la mémoire du passé, elle qui veille sur nous, mais, utilement, elle nous fait, chaque jour, mourir à nous-mêmes, elle nous allège de ce qui est éphémère, et nous tient ainsi les ailes libres pour l'action.

Cet effacement des choses s'accepte assez volontiers, mais l'oubli des personnes... ? Tous vous disent : « Si j'ai déjà vécu ici-bas, j'ai aimé, souffert, pleuré, la peine étant, à un moment donné, inséparable de l'amour.

« D'où vient donc, si ma vie actuelle est une renaissance, d'où vient que non seulement je ne retrouve en moi ni mes bonheurs, ni mes orages, ni mes larmes, mais que je ne m'en doute même pas, et que je croie être né d'hier ? » Peut-être pourrait-on répondre : « C'est qu'avant le grand départ, vous aviez déjà *oublié.* »

Le papillon garde-t-il le souvenir de toutes les fleurs qu'il a effleurées ? Nous avons, hélas ! ses inconstances... Ce que nous jurons, aujourd'hui, être la condition même de notre vie, demain, déjà lassés, ou distraits par d'autres regards, nous aspirons à être délivrés de notre chaîne.

... Je songe aux amours qui, tout bas, disent comme mon fils : « J'en cueillerai bien d'autres et de plus belles. »

Mais, à côté de ces volages, il y a les époux

fidèles qui ont accompli ensemble toute la destinée. Ceux-ci, sans distraction, s'aiment jusqu'à la fin. Mais est-ce de la même manière qu'à leur vingtième année ?

L'habitude n'a-t-elle pas calmé ce que la passion trop ardente porte en elle de destructif ? Le temps, lui aussi, n'a-t-il pas fait son œuvre ? Les voilà bien changés, vieillis, un peu infirmes. Ils sont touchants, car ils s'aiment toujours, mais en bons compagnons qui s'entr'aident, et le regard tourné souvent vers les horizons prochains.

* * *

Je suppose, maintenant, que, presque à la même heure, la mort les touche de son aile funèbre, et qu'ils s'en aillent dans l'une des étoiles qui nous attirent... qu'ils y abordent, tous deux redevenus jeunes, mais *gardant le souvenir*. Dans ces conditions, pensez-vous que l'amour, comme le phénix, puisse renaître de ses cendres... ? Que ces deux époux qui se retrouvent, sachant la route déjà parcourue, et les événements de leur vie antérieure, et les changements qu'ils ont vus se produire, et qui se reproduiront inévitablement ; pensez-vous qu'il puisse renaître entre eux autre chose qu'une bonne amitié ?... L'amour ardent, créateur, qui continue les mondes — la tiédeur n'y peut rien, — est avide d'inconnu.

Si, au contraire, nos époux ne se rappellent rien, s'ils se retrouvent, se croyant étrangers l'un à l'autre, la grande Nature, qui a ses secrets desseins sur nous, sans nous le dire, saura bien des affinités précédentes refaire la toute-puissante, l'irrésistible attraction qui, de nouveau, les unira.

L'extinction temporaire du souvenir, — car je crois que nous le retrouvons plus tard, — n'est donc pas une négation de la continuité de notre vie ici-bas, ni un obstacle à la réunion de la personne aimée. Il suffirait qu'elle ait eu sur nous une action qui mérite de durer.

En tout cas, si c'est ailleurs que nous devons revivre, où que nous allions, ce monde ne nous laisse pas partir tout entier ; il retient de nous ce qui est essentiel à l'accomplissement de ses destinées futures.

Il ne faut donc pas, quand l'âge vient, nous borner, comme la vieillesse d'autrefois, à regarder seulement vers le tombeau. Se recueillir, préparer son salut personnel est bien, mais il est beau aussi et salutaire, tout en jugeant et reprenant notre vie, tout en soulevant un corps courbé, vers les lumières éternelles, il est beau de ne pas perdre de vue ce que nous laisserons après nous, qui continuera à cheminer en nos descendants au profit de l'avenir. Cela nous oblige à garder jusqu'à la fin les vertus actives, à nous améliorer dans le sens du progrès de ce monde, à nous harmoniser à lui, comme si nous ne devions nous en séparer jamais.

Avoir travaillé ainsi que le bon ouvrier de la parabole, de la *première à la onzième heure*, dans la vigne dont nous ne cueillerons pas le raisin, nous vaudra la part, peut-être la plus belle, de notre immortalité

(*Supplément littéraire du Figaro.*)

Le spiritisme en Danemark

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur et Frère,

Peut-être trouverez-vous quelque intérêt à recevoir le récit de plusieurs cas d'identité dont nous avons eu les preuves convaincantes aux cours des séances tenues chez moi depuis le mois de février de l'année dernière. Notre cercle est restreint par le nombre, qui ne dépasse jamais huit personnes, mais nous sommes tous pleins d'intérêt pour la cause du spiritisme, nous sommes très patients et obéissants aux ordres qui nous sont donnés par nos amis invisibles.

Nous possédons un excellent médium, par l'intermédiaire duquel nous établissons promptement des rapports avec les Esprits.

Nous avons eu d'abord la visite d'un pauvre pécheur qui souffrait péniblement de ses anciens méfaits. Il avait été directeur d'une banque et avait grandement abusé de cette position. Il s'était suicidé et, maintenant, il souffrait cruellement dans sa conscience. Il nous demandait de lui procurer quelques détails sur la santé de sa femme, qu'il avait laissée sans ressources et malade d'un cancer.

Ayant obtenu son nom (K...), qui nous était inconnu à tous, une dame de notre cercle, qui avait des connaissances dans la petite ville où s'était déroulé le drame de notre pauvre esprit, y écrivit et, très rapidement, reçut une réponse que je vais copier textuellement à cause de l'intérêt qui s'attache à une telle preuve d'identité.

« Madame,

« Je m'empresse de répondre à votre lettre reçue hier.

« M. K., qui subit une mort très prématurée, au mois de septembre de l'année dernière, a laissé une fortune considérable et une villa très élégante. Mais il devenait bientôt évident qu'il avait abusé des ressources de la Banque dont il était le Directeur; tout ce qu'il a laissé de fortune et tous ses immeubles n'ont pas suffi pour couvrir ses déprédations. Ainsi, sa veuve a perdu tout ce qu'elle possédait. Elle est dépourvue de tout et se trouve à présent dans l'hôpital de notre ville, souffrante d'un cancer et encore d'autres maladies.

« Agréez Madame, etc., etc.

(Ici suit le nom d'une personne de haute importance dans la ville de Province dont il est question.)

Notre pauvre ami a pleuré, lorsque nous avons été obligés de lui dire la vérité sur le sort de sa malheureuse femme. Il faut encore ajouter que nous connaissons sa voix, aussitôt qu'il s'annonce, comme nous connaissons toutes les voix de nos amis invisibles. Lorsqu'ils se servent des organes du Médium, ils parlent de la manière dont ils parlaient de leur vivant, d'une façon parfaitement reconnaissable et individuelle.

Voici un autre cas d'identité incontestable. Nous avions très souvent la visite d'un Esprit (V.) qui nous assurait avoir été médecin dans une autre petite ville de province, et nous donnait beaucoup de détails sur sa vie.

J'entrepris d'écrire à un ami, que j'avais dans cette ville, et de le questionner sur le sort de notre médecin.

Mon ami me répondait immédiatement de la manière suivante :

« Je suis heureux de pouvoir vous donner tous les détails que vous désirez avoir sur la vie du Docteur V. Il a vécu les derniers dix ans de sa vie, à N***. C'était un homme très habile et un médecin très distingué, recherché de tout le monde. Il est mort au mois de mars 1889. Sa veuve et ses trois enfants vivent à présent à Copenhague, etc. »

J'ai oublié de dire que le nom du Dr V. nous était aussi inconnu que celui du Directeur de la Banque.

Toutes les fois que notre ami V. s'annonce avec sa voix haute et sonore, nous le regardons comme une vieille connaissance, et nous avons de longs entretiens avec lui. Je pourrais citer nombre d'expériences de ce genre, que nous avons eues pendant ces derniers mois. Mais ceci doit suffire.

Nos amis avaient promis de nous donner quelques manifestations visibles de leur présence, et ils ont tenu leur promesse. Pendant plusieurs séances nous avons vu des lumières très douces, qui se formaient dans les différentes parties du salon où nous étions réunis dans une obscurité parfaite.

Les Esprits nous ont promis qu'avec de la patience, ils seraient en état de développer beaucoup ces manifestations. Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous avons été réjouis de tout ce que nous avons vu. Plus tard, je serai heureuse de continuer le récit de nos expériences, qui ne sont peut-être pas de grande importance pour votre journal, mais qui ont au moins le mérite d'être parfaitement exactes.

Recevez, Mousieur, l'expression de ma parfaite estime.

F. de Christmas,
née Baronne Dirdeindo de Holmfeld,
à Copenhague.

N. D. L. R. Nous remercions notre honorable correspondante, dont nous serons heureux de publier les communications futures.

Un cas exceptionnel de typtologie

Lorsqu'en 1889, mon esprit se fut heurté à des doutes loin desquels une foi trop docile l'avait trop longtemps tenu éloigné, je me mis à la recherche d'une vérité capable de concilier avec la critique rationaliste, à laquelle je me soumettais désormais, les quelques convictions spiritualistes qui m'étaient restées.

Un simple hasard me fit à ce moment connaître les phénomènes des tables tournantes.

Ils ne m'offrirent d'abord qu'une démonstration fort suspecte. J'y rencontrai des banalités qu'un esprit ingénieux aurait pu facilement inventer, sans y joindre un bien grand effort d'imagination, et une philosophie sans preuves, qui me froissait d'autant plus qu'elle semblait réclamer de l'intelligence, le servilisme de la foi.

Mais un soir, la table m'apprit, — par coups frappés, — qu'elle était mue par l'action d'une personne que j'avais connue en Italie : c'était M. Cyprien Moreno, mort le 5 mai de cette même année.

Le fait me parut curieux, et je ne manquai pas de saisir cette occasion de surprendre, comme je l'espérais, le médium dans quelque supercherie.

Si nous avons affaire, me disais-je, à un agent extérieur libre, il doit être en son pouvoir de m'exprimer une pensée qui ne serait pas au-dessous du degré d'intelligence que je lui ai connu, et en même temps supérieure aux connaissances du médium, lequel ne possédait qu'une instruction des plus élémentaires.

Je parlai donc philosophie au soi-disant esprit Moreno. Toutes mes questions lui parurent de l'algèbre.

Mon ami d'autrefois n'avait plus d'idées positives ; ou il ne savait plus, ou il ne comprenait pas ou il ne voyait pas ; ses convictions étaient changées, elles ne reposaient sur aucune base. C'était une intelligence désorientée, et voilà tout.

Ce résultat ne fit que me confirmer dans mes doutes.

Il me restait cependant une expérience à tenter.

Puisque l'esprit Moreno se souvenait de moi, qu'il se rappelait mille petits détails sur lesquels j'avais plusieurs fois réveillé ses souvenirs, ne pouvait-il pas, à son tour, en faire autant et me remettre en mémoire un fait que j'avais complètement oublié.

Il me promit d'en chercher un.

Je partis pour Chartres. Quinze jours après, la lettre d'un ami m'apprenait, qu'au moyen d'une table, l'esprit Moreno, comme preuve de son identité, avait songé à me rappeler un fait, et voici en quels termes il s'exprimait :

« Un jour Georges et Thomas, au sujet d'un livre, discutaient. »

Je répondis que le nommé Thomas m'était totalement inconnu.

Quelques jours plus tard, je pensai que l'esprit Moreno avait voulu faire allusion à mes études sur saint Thomas d'Aquin. Mais lire un auteur n'est pas discuter avec lui, et d'ailleurs, M. Moreno interrogé avait répondu que ce n'était pas à ce fait qu'il faisait allusion, lorsque, une semaine après, le détail dont me parlait l'esprit me revint fidèlement à la mémoire.

Je me souvins alors qu'au mois de mars 1889, Mgr Thomas de Reggio, évêque de Vintimille, m'ayant offert de me recevoir aux ordres, dans la conversation que j'avais eue avec lui à ce sujet, nous avions légèrement débattu la question de savoir quel auteur servirait à mon examen.

Mgr Thomas — on sait que les évêques signent volontiers le nom qu'ils ont reçu à l'époque de leur consécration — voulait me faire prendre l'auteur de son séminaire, et je le priai de me laisser mon auteur de prédilection, Thomas d'Aquin.

M. Moreno avait seul reçu, avant sa mort, la confidence de ma petite discussion avec l'évêque de Vintimille. Personne en France ne connaissait mes relations avec ce dernier. Son nom même était loin d'être connu, et je ne pouvais, dans cette circonstance, invoquer la théorie de l'inconscient, attendu, d'une part, qu'au moment où la communication avait été faite à Paris, à des personnes totalement étrangères à M. Moreno, je me trouvais à Chartres ; et, d'autre part, que le fait rappelé ne m'est revenu à la mémoire que quelque temps après.

Exiger une autre preuve de l'identité de M. Moreno aurait été, ce me semble, soumettre la critique à la critique elle-même.

Georges M.

Attestation de M. A. V. B.

Je certifie que la communication destinée à établir l'identité psychique de l'esprit Moreno a été obtenue chez moi, dans les conditions relatées par mon ami, M. Georges M..., et que je lui en ai donné connaissance par lettre, alors qu'il résidait à Chartres.

A. V. B,
Homme de lettres,
Chevalier de la Légion d'honneur

(*Annales des Sciences psychiques* — Décembre 1894.)

TÉLÉPATHIE

CAS DU CAPITAINE DE GÉREAUX

L'auteur d'*Un Anglais à Paris*, qu'on a supposé être sir Richard Wallace, raconte ainsi (t. I, p. 268) un curieux cas de télépathie qui fut observé pendant la campagne d'Algérie :

« Le jeune capitaine de Géreaux succomba dans ce dernier engagement (à Djemma-Gazhouat 22 sept. 1845). Lorsque la nouvelle de sa mort parvint à sa famille, elle l'y trouva presque préparée. Le bruit se répandit que, le jour même de l'engagement et à l'heure exacte où le capitaine de Géreaux avait été frappé, sa sœur, jolie jeune fille, fort impressionnable, avait tressailli soudain, s'était levée comme mue par un ressort, s'écriant qu'elle voyait son frère entouré d'Arabes qui le terrassaient, puis était tombée évanouie. »

Quelques années après, le général Cousin-Montauban, devenu gouverneur de la province d'Oran, reçut une lettre de la famille de Géreaux le priant de faire des recherches sur la disparition du capitaine de Géreaux : « Cette lettre était écrite sur les instances de Mlle de Géreaux, qui n'avait jamais cessé de penser à son frère et d'en parler. Un mois environ avant l'envoi de la requête au général Moutauban, elle l'avait vu encore, et sans éprouver une émotion aussi profonde que la première fois. Il était vêtu du costume indigène, semblait fort pauvre, et béchait la terre. Ces visions se reproduisirent à de fréquents intervalles, au grand chagrin de la famille qui ne pouvait que les attribuer à l'imagination frappée de la jeune fille. Peu après, elle soutint avoir vu son frère en robe blanche et en turban ; il chantait des hymnes qui lui avaient semblé être en arabe. Elle supplia ses parents d'organiser des recherches. »

A la suite d'une enquête minutieuse, on apprit qu'un Français était prisonnier dans un village de la frontière du Maroc, qu'il avait perdu la raison, mais après s'être converti à l'islamisme. Sa démence étant inoffensive, on l'avait utilisé pour le service de la mosquée.

L'enquête, reprise après une interruption, fit savoir que le prisonnier en question était mort, mais des papiers trouvés sur lui donnèrent la certitude qu'il était bien le capitaine de Géreaux.

Ces faits, au dire du narrateur, ont été attestés au duc de Montpensier, de qui il les tient, par le duc d'Aumale et par le général Cousin-Montauban.

(*Annales des Sciences psychiques* — Décembre 1894.)

Voyage au Pays des Souvenirs.

Barcelone (Espagne)

Quittons pour un moment les rives ensoleillées de la vieille cité Toulonaise pour passer le golfe du Lion et prendre pied dans Barcelone, la ville commerciale la plus importante d'Espagne, la vraie rivale de notre port Marseillais.

Comme toujours dans nos voyages spirites, nous conservions précieusement sur nous la petite liste des néophytes, écrite par Allan Kardec lui-même.

La première visite fut pour M. José Fernandez. Ce cher et dévoué frère était un homme de grande valeur, défrichant déjà le terrain et jetant à pleines mains la semence nouvelle dans le cœur de ses concitoyens.

José Fernandez fut certainement un des fondateurs de notre chère doctrine à Barcelone et un peu aussi dans toutes les provinces d'Espagne. Ce fut lui, cet ardent apôtre, qui traduisit *les œuvres du Maître* et, plus tard, *le Spiritisme devant la Science, de Gabriel Delanne.* Ces traductions furent le point de départ de l'extension de notre philosophie dans toutes les colonies et les pays où l'on parle la langue Espagnole.

Si l'on pense qu'à cette époque presque « *antédiluvienne* » (1860) en raison de la rapidité des événements qui se succèdent pendant cette fin de siècle toute à la vapeur et à l'électricité, en ce temps où l'on osa, dans un pays civilisé, faire un auto-dafé, en pleine place publique, des livres d'Allan Kardec, à cette époque, disons-nous, où l'on représentait l'auteur de « la vie de Jésus », à genoux, les yeux bandés, sous le maquillage de la plus affreuse chromo-lithographie dans toutes les rues de la catholique Espagne, on sera certainement saisi d'admiration devant le courage stoïque que déploya notre ami José Fernandez pour tenir tête à l'orage amoncelé au-dessus de sa tête, non-seulement par le clan clérical tout-puissant, mais encore par l'esprit matérialiste militant, et surtout par les préjugés qui condamnaient de parti pris, et sans les connaître, nos idées libératrices et fraternelles.

La récompense de tant de dévouement et d'abnégation fut certainement pour José Fernandez d'avoir assisté ici-bas au couronnement de ses efforts, au triomphe de ses idées, surtout au Congrès de Barcelone, dont il fut un des instigateurs et des organisateurs les plus zélés. Il mourut, il y a peu de temps, au milieu de ses amis, regretté de tous les gens de cœur.

Nous avons tous vu à Paris, au Congrès international, ses condisciples, fervents adeptes non moins actifs, non moins dévoués à son œuvre.

Ces dignes frères ont tenu une place des plus importantes dans ces mémorables assises, où l'on discuta avec autant d'éclat que de bon sens les destinées de l'âme !

Honneur à nos frères et sœurs espagnols, honneur à leur digne président, M. le vicomte de Torrès-Solanot, qui dirige, avec autant de tact que de sagesse et de science, la *Revue des études psychologiques* à Barcelone !

*
* *

C'est de ce temps que date la vieille amitié qui nous unit à M. Bocquet, un Français qui, depuis de longues années, a fait de l'Espagne sa seconde patrie. Dès l'apparition du spiritisme à Barcelone, il eut la faveur insigne de trouver dans la famille même d'un de ses amis un médium distingué, Mme X...

Nous nous rappelons qu'un jour, le frère de ce médium, M. Jules, chimiste, doué d'un caractère avenant, jovial même, semblait attristé et préoccupé, ce qui était extraordinaire. Questionné sur son changement d'humeur, notre ami nous avoua qu'il cherchait en vain, depuis quelques semaines, une combinaison chimique pour produire une nuance nouvelle qui le faisait rêver. La tension de son esprit à la recherche de cette combinaison le troublait et semblait l'exaspérer.

Quelques jours plus tard, nous le rencontrâmes sur la promenade de la *Rambla :* son visage était transfiguré. Nous lui en demandâmes amicalement la cause :

« La cause, nous dit-il, tient un peu du mystère, et si je ne vous connaissais pas comme des fervents du spiritisme, je n'oserais vous l'avouer. Ecoutez donc :

« Vous devez vous rappeler la fameuse combinaison chimique qui me trottait par la tête, c'est-à-dire la nuance nouvelle qu'en vain je cherchais... Je l'ai aujourd'hui ! Oui, on me l'a donnée !... Figurez-vous que la nuit dernière j'ai vu, pendant mon sommeil... appelez cela une vision, une hallucination, n'importe... j'ai vu, vous dis-je, un vénérable vieillard manipulant des ingrédients fluidiques qui produisaient la nuance exacte qui me passionnait. Et, chose surprenante, cette combinaison frappa tellement mon esprit, qu'en me réveillant, je la sentis vivante en moi.

« Au saut du lit, je passai de suite à mon laboratoire où j'exécutai ponctuellement la formule entrevue. Je réussis !

« La nuance était donc trouvée sans mon concours ! Ma foi ! je vous avoue que j'en suis ravi et je n'ai pu que remercier mentalement le bon vieillard qui est venu si inopinément à mon aide. »

Ne riez pas, hommes, mes frères ; nous avons bien d'autres exemples de ce genre à vous signaler, car nous avons, dans l'espace, des collaborateurs qui peuvent nous aider, à l'état de dégagement de notre Esprit, pendant nos nuits de repos.

*
* *

C'est aussi à Barcelone que nous avons vu, pour la première fois, un fait que nos illustres savants qualifieraient de « simple suggestion ». Qu'on en juge !

C'était chez notre ami Bocquet, qui, alors, avait à son service une jeune domestique appelée Dolorès, — une fillette âgée de 16 ans. — Comme c'est la coutume dans les pays chauds, les servantes sont simplement revêtues d'une chemise en cotonnade, qui leur monte au dessus de la poitrine, et d'une jupe, retenue par une cordelière. Les bras restent entièrement nus.

« Je vais endormir Dolorès, nous dit Bocquet, et si le phénomène dont j'ai déjà été témoin se reproduit, il vous intéressera, j'en suis sûr. »

La jeune fille, sous l'action de quelques passes, tomba dans le sommeil magnétique.

Après quelques minutes de silence, elle éprouva une grande frayeur :

— Non, non, je ne veux pas que tu m'approches, disait-elle, en s'adressant à un être invisible ; et, craintive et épouvantée, elle reculait vers nous, comme pour chercher des protecteurs.

Tout à coup, la pauvrette jeta un grand cri de douleur et nous la vîmes porter vivement sa main droite sur son bras gauche en s'écriant :

« La misérable vient de me mordre. » Puis, elle tomba sur une chaise, vaincue, presque paralysée.

En nous approchant d'elle, nous vîmes un point violacé sur le bras de Dolorès ; ce point s'élargit peu à peu, et atteignit les proportions d'une pièce de cinquante centimes. De cette plaie sanguinolente, coulait une liqueur incolore.

... Et peu à peu la plaie entière disparut, laissant sur le bras de la patiente une marque presque imperceptible.

Dolorès se réveilla d'elle-même, subitement, ne se doutant en aucune manière de ce dont nous avions été témoins.

Cette manifestation nous frappa si vivement que nous en envoyâmes aussitôt la narration à la Société spirite de Paris, car elle nous sembla se rapprocher du phénomène qu'on observe dans le cas « des *Stigmates* » que l'on constata au moyen-âge, comme de nos jours dans les annales de la névropathie.

(Si les correspondances reçues par Allan Kardec, de toutes les parties du monde, n'eussent pas été brûlées par une main impie, elles servi-

raient à l'hi toire du spiritisme, étudié dès sa naissance.)

Le phénomène que nous venons d'indiquer nous suggère les réflexions suivantes :

Le jour où, pour la première fois, M. Bocquet a vu se produire ce fait étrange, connaissait-il le pouvoir de le faire *naître*, comme l indique la théorie de nos détracteurs ?

Assurément *non*, car il nous dit avoir été très intrigué et troublé en face d'une chose qu'il ne comprenait pas.

Mais alors, si ce n'est pas M. Bocquet qui a été la *cause* de la manifestation, il faut bien la chercher ailleurs.

La cause, nous, spirites, nous la connaissons ; elle est parfaitement indiquée par Dolorès. Cette fille voit un esprit méchant qui l'approche, qui la; menace, qui lui inspire la plus grande frayeur elle cherche notre protection. Ce n'est nullement le cas d'un sujet suggestionné par un vivant, mais bien au contraire celui d'un être invisibl *influençant un médium*. Ce fait, par conséquent, est *un fait médianimique*, qui appartient au spiritisme.

ALEXANDRE DELANNE.

Fédération spirite universelle

COMMUNICATIONS OBTENUES

A la réunion du dimanche 6 janvier 1895.

Le spiritisme ne peut être la religion de l'avenir qu'à l'expresse condition de respecter la liberté de la pensée.

C'est pour avoir voulu couler la foi de chaque individu dans le même moule que la Religion catholique chancelle et s'écroule; c'est pour avoir voulu immobiliser la pensée, arrêter son élan vers l'infini, que toutes les formes religieuses du passé sont devenues insuffisantes.

Et le spiritisme, averti par les erreurs anciennes, persévérerait dans ces mêmes erreurs ! Ceux qui se rallient à sa doctrine et qui veulent, par elle, détruire les vieilles Eglises, ne feraient que changer l'étiquette de l'édifice religieux et renouvelleraient le règne de l'intolérance !

Non, il faut avoir une conception plus nette et plus large du spiritisme, ne pas voir en lui une petite chapelle ouverte à ses seuls adeptes, mais le grand temple de l'Humanité, le temple dans lequel sont appelés à se réunir tous les peuples et toutes les races, toutes les croyances et toutes les philosophies, car il est le temple de l'Éternelle Vérité, et c'est vouloir la diminuer, cette vérité éternelle, la ramener aux minuscules proportions des vanités humaines, que de vouloir la faire tenir tout entière dans l'étroite enceinte d'un petit cénacle ; que d'obliger ses adorateurs à la reconnaître sous tel signe plutôt que sous tel autre ; que d'en sevrer l'humanité du passé, celle du présent et celle de l'avenir. Et quoi ! parce que quelques-uns ont interrogé la table, et que celle-ci leur a répondu, ils seront les grands pontifes de la Religion nouvelle, ils s'arrogeront le droit de condamner ce passé dont ils ne savent comprendre la beauté et les raisons d'être ; ils détermineront cet avenir qui n'appartient qu'à Dieu, et ils jugeront tout d'après leur horizon borné !

Spirites, retournez-vous et contemplez dans la nuit des âges les peuples disparus ; évoquez sous les sables où elles sont ensevelies les cités d'autrefois ; que les peuples dont le génie a laissé sur le monde des traces brillantes, ressuscitent à vos yeux, et rendez justice à vos aînés qui, eux aussi, ont travaillé et souffert pour la vérité, qui en ont possédé quelques rayons et qui sont venus payer à l'humanité le tribut de leur intelligence et de leur cœur. Rendez à ces frères d'autrefois le respect dû à leur mémoire et dites-vous que, dans sa grande justice, Dieu ne leur a pas plus mesuré qu'à vous sa lumière ; et que toutes ces bibles glorieuses, soit qu'elles viennent des forêts de l'Inde, des plateaux de l'Iran, des sables de l'Egypte, des montagnes de la Grèce, ont été des reflets de la Sagesse divine.

Contemplez ensuite, dans la brume de l'avenir, les siècles qui s'étagent dans le futur : pensez-vous leur apporter toute connaissance et toute lumière ? Quel est l'esprit humain assez téméraire pour oser dire à l'homme : « tu n'iras pas plus loin et c'est moi qui t'apporte la certitude ! »

L'homme est trop petit devant l'infini pour supposer qu'à lui seul il en atteindra les limites, et c'est pouquoi Dieu a fait les hommes différents de facultés et d'aptitudes afin que chacun réfléchît quelques-unes des choses célestes. Or, ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre, et chaque homme juge des choses humaines et divines à son point de vue personnel et relatif. S'il veut imposer ce relatif, il cesse de devenir humanitaire et rentre dans le cercle étroit et faux de ses actions individuelles.

Il faut briser avec cet esprit de secte et de parti

qui veut obliger tous les hommes à admettre les mêmes symboles, à réciter le même credo, à subir les mêmes dogmes ; la centralisation puissante est la destruction du progrès en brisant tous les beaux élans de l'originalité individuelle, en limitant le champ d'action de l'esprit, en coupant à la pensée ses ailes.

Le spiritisme n'a sa raison d'être qu'en étant a Religion des Religions, quelque chose de colossalement grand et libre, où tel croyant, de quelque pays et de quelque nation qu'il soit, se sente à l'aise et y trouve sa religion tout entière, mais expliquée et agrandie.

Oh ! que ces luttes étroites sont tristes à contempler ! qu'elles sont mesquines et laides devant la grandeur des destinées humaines, devant le spectacle sublime de la nature.

Quoi, pendant que s'agite le sort des peuples ; pendant que des nations entières attendent dans l'angoisse ce quelque chose qui doit les sauver, de petites créatures humaines perdues dans la foule des autres, ne s'occupent que de puérilités et se jugent les arbitres du monde. — Etrange aberration : là où la fraternité la plus douce devrait régner, la liberté la plus grande déployer ses ailes, d'aigres disputes s'échangent, de ridicules questions de forme sont à l'ordre du jour.

Oh ! non, il ne sont pas vraiment spirites ceux qui pensent et qui agissent pour eux ; ils ne sont spirites que de nom et ils n'ont pas encore senti dans leur âme le souffle ardent qui la rend capable de contenir l'humanité.

Soyez tolérants et soyez libres, vous qui voulez régénérer le Monde ; songez à la grandeur de votre mission et effacez-vous devant les devoirs qui vous incombent : n'imposez rien par la force mais par la douceur et par l'amour, comme le Christ, symbole le plus parfait non d'une Religion, mais de la Religion, c'est-à-dire du sacrifice et de l'amour.

Et si vous le comprenez dans sa mission ; si vraiment vous sentez luire en son image le rayonnement du divin, la gloire de la vérité ; ce n'est pas son corps crucifié que vous prendrez comme symbole, c'est sa figure dans le triomphe de la lumière.

Car le Christ crucifié, c'est la vérité éternelle persécutée par l'ignorance ; tandis que le Christ vainqueur dans la Rédemption, c'est la vérité divine répandue enfin sur le monde pour lui montrer le chemin qui mène à Dieu par la Charité et l'Amour.

Un guide.

(Médium J. D.)

Ne vous inquiétez nullement, mes amis, si nous précipitons les événements ; le moment est venu — nous l'annonçons depuis longtemps déjà — où chaque chose doit trouver sa place réelle. Donc, nous le répétons, l'heure a sonné pour le spiritisme d'entrer à pleines voiles dans l'humanité ; les routes et les sentiers détournés doivent être évités ; il faut aller droit au but, démasquer les hypocrites qui se cachent sous les plis de votre bannière sacrée ; il faut que le terrain soit complètement déblayé, afin que les révélations éternelles.....

(Ici une force étrangère au médium l'arrête et, d'une grosse écriture, lui fait écrire : *Nous ne voulons pas !..* Le médium, sentant l'influence d'un esprit inférieur, prie Dieu de ne pas permettre à cet esprit de faire obstacle à la communication précédente.)

Mes amis, vous le voyez, des perturbations ont lieu dans le monde des Esprits comme sur terre ; mais de tous ceux-là comme des autres on aura raison. Ne vous tourmentez donc pas de leurs agissements.

Nous disions que les révélations spirituelles doivent être données partout, en haut comme en bas de l'échelle sociale ; le nouvel organe que vous fondez doit être vulgarisé le plus possible, et à la portée de tous, afin que ces vérités pénètrent dans les masses et contribuent à la moralisation, qui devient de jour en jour plus nécessaire. Prenez hardiment la tâche en main et ne craignez ni les difficultés ni les pièges, car il vous en sera tendu, même parmi les articles qu'on voudrait vous faire insérer. Appelez à vous le critérium de votre jugement, et ne laissez rien à l'équivoque.

(Médium : Mme H.)

Quand vous vous réunissez, votre but est d'éclairer ceux qui désirent l'être ; donc, vous êtes assistés.

Pourquoi ne pas avoir confiance dans ces êtres qui se font un honneur de présider à l'enseignement spirite ?

Elevons nos pensées vers les centres divins. La pensée devient alors une force fluidique qui nous unit tous, de la Terre à l'Espace.

Je suis venue, attirée par des fluides sympathiques ; au moment où le médium est appelé à écrire, j'unis mes fluides aux siens. Cette union devient une force puissante, qui non seulement attire mes fluides, mais ceux aussi d'esprits plus élevés, dont la pensée concorde avec l'enseignement que je veux donner.

Ce magnétisme de l'amour, du bas au haut de l'échelle humaine se continue dans les siècles des siècles et se répand dans les mondes inconnus. Car l'écho de vos cœurs s'y répercute.

L'amour est un fluide bienfaiteur qui non seulement nous relie aux êtres, mais à Dieu même. Je vois au-dessus de moi une lumière qui m'attire : C'est le foyer de l'amour divin.

Qu'un être s'éloigne de ce foyer, il en ressentira moins les rayons, et par conséquent les bienfaits ; qu'il soit digne de s'en rapprocher, ces rayons bienfaisants l'inonderont et lui donneront des forces centuplées.

Pour s'initier aux bienfaits de l'espace, il faut agir dans un but louable et méritant, il faut oublier le mal et ne faire que le bien, ou du moins contribuer, pour sa part, le plus largement possible, à l'agrandissement de l'humanité.

Nous sommes tous appelés à progresser. Et c'est en élevant nos frères que nous nous élevons nous-mêmes, comme si ce lien d'amour qui nous unit les uns aux autres ne pouvait se rompre, tant l'amour de Dieu est immense, tant ce foyer a de ramifications de monde à monde.

La Terre reçoit ses rayons, tous les mondes les reçoivent aussi et de cette coïncidence naît la grande force universelle. Telle est l'image de Dieu représentant la Force d'amour ! se répercutant de siècle en siècle dans le vaste infini.

Et cette force est accessible à tous, à l'être le plus infime comme à l'être le plus grand, qui se trouve au plus haut degré de l'échelle des êtres. Médium : Mme Gonet.

SOCIÉTÉS
ET GROUPES DE PARIS
AYANT ADHÉRÉ A LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE.

Comité de propagande élu par le Congrès de 1889.

Société du Spiritisme scientifique, rue des Archives, 86.

Société fraternelle du spiritisme rue St-Denis, 183.

Mme Wisselle, rue Amelot, 38.
Mme Richard, faubourg St-Antoine, 186.
Mme Pinson, rue Fontaine-au-Roi, 48.
Mme Fropo, Boulevard des Invalides, 34.
Mme Casse, rue de la Folie Régnault, 45 bis.
Mme Arnaud, rue Château-Landon, 29.
M. Doliat, rue Croix-Nivert, 68.
M. Diou, rue des Terres-Neuves, 15.
M. Jolly, rue du Grand-Prieuré, 6.
M. Gratien, rue St-Maur, 146.
M. Corcol, faubourg St-Denis, 208.
M. Boisseau, rue de Savoie, 1.
M. François, Boulevard Edgar-Quinet, 50.
M. Allard, rue d'Amsterdam, 77.
M. Darraud, rue de Rambuteau, 85.

Circulaire de Fédération

La circulaire suivante vient d'être adressée aux spirites de Paris :

M.

Nous avons l'honneur de vous informer que les séances de la Fédération ont lieu le premier Dimanche de chaque mois, à 2 heures, au Siège social, rue des Archives, 86.

A 8 heures et demie du soir : Mardi, séance de la Société du Spiritisme scientifique. — Jeudi, séance de magnétisme curatif, — Samedi, école de médiums et évocations particulières.

Dans l'espoir que vous voudrez bien nous prêter votre concours moral et matériel pour nous permettre d'accomplir l'œuvre de solidarité et d'instruction mutuelle dont nous poursuivons la réalisation, nous vous prions M d'agréer nos fraternelles salutations.

Le Comité fédéral.

Nota : Nous rappelons que la cotisation individuelle des adhérents à la Fédération, qui est de 3 francs par an, peut être adressée à Messieurs :

De Faget, président, 2, place du Caire, Paris.
C. Duval, trésorier, 5, sente des Guérets, Boulogne-sur-Seine.
F. Girod, trésorier-adjoint, 18, boulevard St-Denis, Paris.

P. S. Prière de communiquer cette circulaire aux spirites de votre connaissance.

NÉCROLOGIE

M. Potonié-Pierre, l'auteur du charmant et instructif volume : *Un peu plus tard*, que nous avons jadis recommandé à nos lecteurs, nous écrit la lettre suivante :

Cher Confrère et Ami,

Une fervente spirite amie s'est désincarnée. Je n'ai pas vu un seul spirite à son incinération au

Père-Lachaise. Je crois lui faire plaisir en vous demandant d'annoncer sa fin terrestre à ses nombreux amis (car c'était une militante).

Myrtile Rengnet avait 46 ans : elle a quitté la terre pour l'au-delà le 24 décembre 1894, et a été conduite par sa sœur désolée, directement de chez elle au four crématoire.

Durant son passage sur terre, elle a voulu être utile à tous, soit qu'elle cherchât à émanciper ses consœurs dans les différentes sociétés féministes dont elle faisait partie (*Solidarité des femmes, Ligue du droit des femmes*, etc., etc.), soit qu'elle combattît pour la justice dans les sociétés de la paix (*Ligue du Bien public, Société de l'arbitrage*, etc.).

Je me rappelle, tout ému encore, quand, il y a quelques années, tous les amis de la paix du monde entier, qui nous étions rencontrés à Berne, en Congrès, nous nous trouvions sur le bateau à vapeur qui nous faisait explorer le lac des Quatre-Cantons. Tout à coup, un chœur de jeunes gens entonne *La Marseillaise de la Paix* que Myrtile Rengnet avait publiée dans *Les petits plaidoyers contre la guerre*, peu de temps auparavant : vous pensez si la figure de l'aimable amie de la paix rayonna ! — Ce fut un moment délicieux pour elle que d'entendre les applaudissements qui éclatèrent à l'audition de son œuvre.

Je vous serre la main de tout cœur, cher M. Laurent de Faget, et je vous assure de mon sympathique dévouement.

EDMOND POTONIÉ-PIERRE

BIBLIOGRAPHIE

La Judée en Europe

Vient de paraître un livre étrange (1), complément posthume d'une série non moins étrange, par Th. Cailleux. L'auteur, renversant tout ce qui semblait assis sur le roc pour l'éternité, s'attaque aux points historiques les moins contestés et revise complètement toutes les données de la tradition. Pour lui, les peuples ont dans leurs migrations emporté des souvenirs de leur patrie d'origine, et ces souvenirs ne s'appliquent que par la violence aux lieux nouveaux qu'on voudrait leur donner pour théâtre. Il cherche donc à quels lieux il faut appliquer les récits anciens et, dans le livre qui nous occupe aujourd'hui, s'il reconnaît que la Jérusalem orientale est bien celle des Evangiles, Cailleux démontre qu'elle ne saurait être celle de la Bible, la ville où régnèrent David et Salomon, et part à la recherche de la Jérusalem primitive, qu'il pense retrouver... Mais ne déflorons pas le plaisir qu'auront nos lecteurs à parcourir ce captivant ouvrage, et contentons-nous d'en citer une page qui leur montrera dans quel esprit il est conçu :

« Quand l'homme se recueille, se sonde intérieurement, il remarque sans peine le double principe qui forme son existence, c'est-à-dire un corps inerte et un esprit qui lui donne le mouvement ; quand il passe de là au monde extérieur, il est naturellement enclin à y voir ce qu'il a observé en lui-même ; les deux parties de son être cherchent leur analogue dans les phénomènes qui apparaissent au dehors, ses yeux lui révèlent un monde matériel, son âme y place un esprit qui l'anime ; pour se figurer ce monde, il a l'idée ; pour saisir cet esprit, il a le sentiment. Trouvant ainsi en dehors de lui sa propre image, il est porté à croire que, dans ce vaste univers, c'est aussi la matière qui obéit et l'esprit qui commande ; plein de vénération pour cet être puissant, qu'il ne voit point, qui se révèle à son âme, qu'il suppose intelligent, doué de tous les attributs dont il sent en lui le germe, il réclame son aide, il se courbe devant lui, il l'appelle son Dieu et lui rend ses hommages.

« Il y a donc entre l'homme et Dieu une relation nécessaire, un intérêt irrésistible de rapprochement. Si le témoignage de nos yeux nous force à admettre un monde matériel, une force tout aussi puissante nous pousse vers l'esprit qui le gouverne ; cette aspiration de l'homme est inhérente à sa nature, elle est une partie intégrante de lui même, il ne saurait s'en défaire sans cesser d'être. »

Ajoutons que notre collaborateur E. de Reyle, qui fut des amis de l'auteur, a écrit une notice biographique pour ce livre posthume, publié par les soins pieux de Mme veuve Cailleux, avec le concours de MM. Ch.-M. Limousin et Edmond J. Schwob. *La Rédaction.*

(1) *La Judée en Europe*, chez Chamuel, 29, rue de Trévise, et au Bulletin des Sommaires, 44, rue Beaunier.

On nous prie d'insérer la notice suivante :

Traité expérimental de Magnétisme. *Physique magnétique.* Cours professé à l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, par H. DURVILLE. T. I. In-18 de 324 pages, avec portrait, signature autographe de l'auteur et nombreuses figures dans le texte. Relié. Prix : 3 fr.

Dans cet ouvrage, l'auteur, connu par ses travaux antérieurs sur la polarité, démontre que

l'agent magnétique n'est pas une hypothèse imaginée pour expliquer les effets observés ; mais que c'est un véritable agent physique soumis à des lois analoges à celles qui régissent la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme propre à l'aimant ; en un mot, qu'il est un mode vibratoire de l'éther, c'est-à-dire une manifestation de l'énergie.

D'ailleurs, le magnétisme humain a toujours été expliqué par les théories physiques ayant cours. Avec l'ancienne *théorie de l'émission*, on le considérait comme un fluide impondérable émis par lé corps humain, comme le calorique paraissait être émis par un corps chaud, la lumière par un corps lumineux, etc. Aujourd hui, cette théorie, complètement abandonnée, a fait place à la *théorie dynamique* qui ramène tous les agents de la nature à une cause unique : les vibrations de l'éther ; et selon la vitesse, l'amplitude, le mode de propagation ondulatoire de celles-ci, on observe les phénomènes calorifique, lumineux, électrique, etc.

Cette nouvelle hypothèse se démontre facilement, puisque les agents de la nature se laissent transformer les uns dans les autres. Mais, la science officielle ne connaît pss toutes les transformations, tous les modes de l'énergie, car nos sens sont bornés et les instruments de physique, capables d'accuser la présence de quelques-uns, n'accusent pas celle de tous. C'est le cas du magnétisme ; et le magnétisme se trouve non-seulement dans le corps humain, comme les magnétiseurs l'affirment depuis trois siècles, mais dans tous les corps ou agents de la nature. Ainsi, on le trouve dans le corps des animaux, dans les végétaux, dans l'aimant, dans l'électricité, dans la chaleur, dans la lumière, dans les décompositions chimiques, etc., etc. ; et partout, il est soumis aux mêmes lois physiques. De plus, si les agents de la nature se transforment les uns dans les autres, en donnant naissance au magnétisme, celui-ci peut également se transformer en tous les autres, ce qui démontre de la façon la plus évidente qu'ils sont tous en corrélation directe les uns avec les autres.

Cette démonstration physique comprend deux volumes. Celui qui fait l'objet de cette étude contient 7 chapitres. Dans le premier, l'auteur fait l'historique de la polarité et montre qu'elle a été soupçonnée de toute antiquité ; dans le second, il examine les principes généraux du magnétisme, la transformation des forces physiques, la sensitivité, qui constitue la pierre de touche, le réactif permettant de constater la présence d'une force inconnue des physiciens ; dans le troisième, c'est l'examen de la polarité dans la nature et des effets physiologiques que ses applications déterminent dans l'organisme ; le quatrième traite spécialement du magnétisme humain dans ses diverses manifestations physiques ; le cinquième, du magnétisme propre à l'aimant ; le sixième, du magnétisme terrestre ; et le septième, du magnétisme de l'électricité.

Dans l'aimant, l'auteur démontre l'existence de deux forces distinctes : la *force physique*, connue depuis longtemps, en vertu de laquelle les aimants agissent les uns sur les autres, a une force qu'il appelle la *force physiologique*, car elle agit sur l'organisme en modifiant ses fonctions, sans agir sur l'aiguille aimantée. Il dissocie ces deux forces par des moyens aussi simples qu'ingénieux, et les étudie séparément. C'est cette force physiologique de l'aimant que les physiciens n'ont jamais soupçonnée, que l'on trouve, avec des qualités différentes, dans le corps humain, dans l'électricité, dans la chaleur et dans tous les corps ou agents de la nature. Connaissant ses manifestations, il formule les lois physiques qui régissent ses action sur le corps humain.

A nos Lecteurs

On nous communique, au dernier moment le numéro du *Spiritisme* qui vient de paraître

En présence de l'attitude prise par M. d'Anglemont, notre devoir est tout tracé : nous déférons à la Justice, en même temps que la circulaire calomnieuse de M. Argence, l'articl diffamatoire de M. d'Anglemont.

Nos lecteurs nous sauront gré de ne pas riposter, ici même, aux nouvelles attaques don nous sommes l'objet. Un journal spirite a mieu à faire que d'accumuler la bile et de distiller l haine.

Nous demandons à nos amis de nous souteni de leur pensée affectueuse dans la lutte où nou sommes engagé et que nous affrontons ave calme, notre conscience n'ayant rien à nou reprocher.

A. LAURENT DE FAGET.

Gérant : A. BOYER.

Imprimerie du « Progrès spirite ».